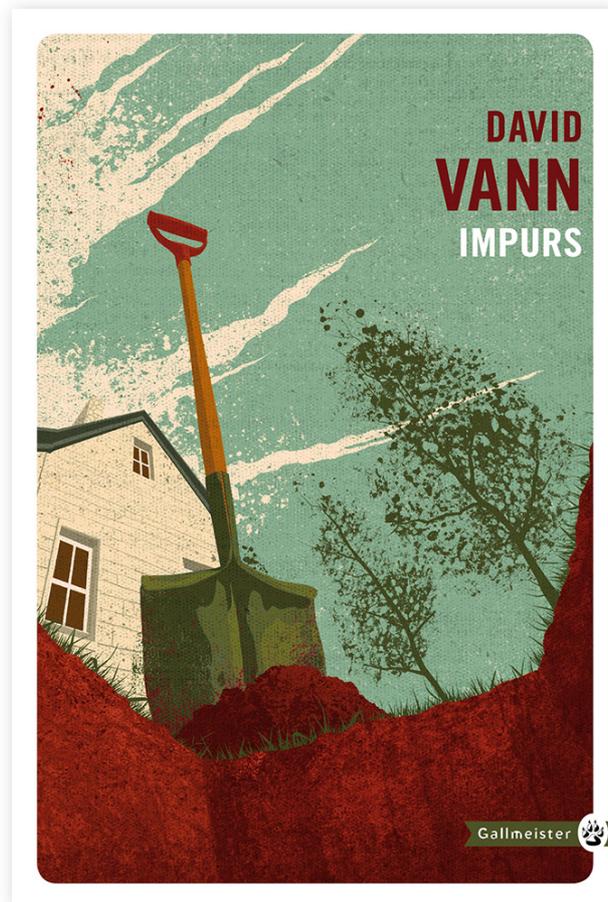


Impurs

David Vann



DOSSIER DE PRESSE

CONTACT ET INFORMATION

Éditions Gallmeister / 13, rue de Nesle / 75006 Paris
Tél. : 01 45 44 61 33 / info@gallmeister.fr

Le Monde Des Livres

12 avril 2013

Sans oublier

Rancœurs assassines

Après *Sukkwaw Island* (prix Médicis étranger 2010) et *Désolations* (2011), David Vann achève, avec *Impurs*, huis clos dans le désert californien, une trilogie acharnée à démolir les faux-semblants familiaux. Jour après jour, Galen, puceau de 22 ans couvé par sa mère, qui lui a fait croire qu'ils manquaient d'argent pour qu'il entre à l'université, obéit à la même routine suffocante d'ennui autant que de chaleur : aller-retour à la maison de retraite où séjourne la grand-mère, victime d'Alzheimer, puis visite de la tante et de la cousine de 17 ans qui l'invite à pratiquer des jeux sexuels teintés de sadisme, puis thé à 5 heures... Peu à peu, ce rituel de sociabilité cède la place au spectacle de la violence et à l'expression assassine de rancœurs longtemps tues. Seul homme dans un univers de femmes qui se détestent, se disputent un héritage par fidéicomis, se moquent de lui, Galen cherche une échappatoire dans des séances de méditation inspirées de la philosophie new age, des livres de Carlos Castaneda et du chamanisme. Il s'adonne à la masturbation, livre son corps au soleil, marche dans la nuit... Du solipsisme de son protagoniste à la claustration physique, David Vann enferme le lecteur dans un récit oppressant où la mort, seule, est libératoire. Dans la lignée d'un Tennessee Williams, il s'impose comme le grand écrivain actuel de la frustration. ■ Macha Séry

► *Impurs (Dirt)*, de David Vann, traduit de l'anglais (États-Unis) par Laura Derajinski, Gallmeister, 288 p., 23,10 €.

LE FIGARO Littéraire

11 avril 2013

AFFAIRES ÉTRANGÈRES

Par **Éric Neuhoff** eneuhoff@lefigaro.fr

Une famille maboule

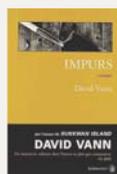
L ÉTAIT temps. Vingt-deux ans, toujours pu-ceau : *Impurs* aurait pu s'intituler ainsi, mais le ton n'est pas exactement le même que chez Judd Apatow. Du tout. Pour la chose, c'est la cousine qui se dévoue.

Elle procède par étapes. Jennifer a cinq ans de moins que Galen. Elle lui montre ses dessous. Elle exhibe son entrejambe - tut, défense de toucher. Elle finit par se jeter sur lui. Galen n'en revient pas. Il essaie de garder en mémoire le moindre de ces instants. Problème : la mère de Galen a tout vu (« *Toujours à observer, et ce que l'on devenait n'était pas quelque chose que l'on souhaitait montrer* »).

Elle va accuser son fils de viol sur mineure. Il faut dire qu'entre ces deux-là, les rapports sont compliqués. Ils vivent dans une banlieue retirée de Californie. La haine leur sert de lien. Galen n'a jamais connu son père. Dans ses lointains souvenirs, le grand-père était violent, grand buveur de riesling. Drôle de gars, ce Galen. Ses lectures lui ont brouillé le cerveau. Il alterne *Hustler* et Khalil Gibran. Voilà peut-être pourquoi il se prend pour un prophète. Ses livres New Age, il est désormais obligé de les commander. Le libraire lui a interdit de remettre les pieds dans la boutique. Galen harcelait la vendeuse, prétextait qu'elle avait besoin de son aura. Il se plantait derrière elle en tendant les bras. Étonnez-vous, après ça, qu'Amazon soit en train de tuer le petit commerce. C'est peu dire qu'on a affaire à une famille dysfonctionnelle (quand l'auteur de ces lignes ne fait pas attention, c'est Marcel Rufo qui s'empare de sa plume). La grand-mère perd la boule. Elle est dans une maison spécialisée. La tante et la cousine ré-

vent de toucher une partie de l'argent qui leur revient. La mère de Galen s'y oppose. Les deux sœurs se détestent. Un bref séjour dans une cabane à la campagne produira des étincelles. Au retour, la tragédie déroulera lentement ses griffes (en plus, le jeune homme a oublié son arbalète à truites).

Le troisième roman de David Vann (*Sukkwān Island*) saute à la gorge. Le personnage de Galen dérange. Intelligent, obsé-



Intelligent, obsédé, illuminé de l'intérieur, il se couvre de terre

dé, illuminé de l'intérieur, il se couvre de terre, se promène la nuit dans les bois, vomit régulièrement ses repas. Ce masturbateur frénétique voudrait aller à l'université. Sa mère préfère le garder sous cloche, avec ses défauts, avec ses névroses. On est dans la tête du héros. C'est un grand huit. Les questions se bousculent dans un bruit de ferraille. « *Quel intérêt d'essayer d'être une famille ? Pourquoi on fait ça ?* » Parfois, Galen aimerait que le cauchemar s'arrête.

« *Peut-être qu'une personne pouvait être mise sur pause.* » Beaucoup de détails physiques. La vérité crue. « *Il était nu, à l'exception de ses chaussures, brûlé et couvert de terre, tenant une fourche comme on brandit une lance, à attendre, un gardien.* » La folie monte. On entend des raclements de pelle, les pleurs et les cris d'une femme enfermée dans un hangar, un tracteur qui refuse de démarrer. Il règne ici une noirceur constante. C'est le noir du désespoir, de la fatalité. David Vann écrit avec des gants de boxe. On sort de là KO.

IMPURS

De David Vann, traduit de l'anglais (États-Unis) par Laura Derajinski, Éditions Gallmeister, 282 p., 23,10 €.



6 juin 2013

Famille décomposée

Huis-clos de David Vann

DAVID VANN *Impurs*

Traduit de l'américain par Laura Derajinski. Gallmeister, 278 pp., 23,10 €.

Tout commence par un thé à l'ombre d'un figuier à Carmichael, en Californie. un endroit étouffant, «*un long gouffre brûlant et sauvage*». Tout s'achève quelques jours plus tard, au même endroit, dans le jardin de la vieille maison familiale, sous le figuier, avec le thé, les petits sandwiches et les mêmes protagonistes, la mère et son fils. Entre-temps, le monde a basculé. Les romans de David Vann aiment les boucles. Entre l'avant et l'après, derrière les faux-semblants du quotidien il fait jaillir une lave brûlante, destructrice. Entre le père et son fils dans *Sukkwon Island*, le mari et sa femme dans *Désolations* et la mère et le fils dans *Impurs*, son troisième roman traduit en français. David Vann, qui puise dans son propre vécu, forge une œuvre liée au drame familial, immergée dans une nature originelle prégnante.

Galen, garçon mal dégrossi d'une vingtaine d'années, se comporte bizarrement. Il se laisse brûler au soleil, se baigne dans une rivière gelée sous prétexte d'attraper des truites avec une arbalète, joue puérilement avec la nature. «*Galen descendit et avança jusqu'au centre de la clairière. Il trouva un bâton et creusa un petit trou, y déposa l'œuf mimosa et le recouvrit de terre. Pousse, dit-il. Fais pousser d'autres œufs mimosa.*» Un être comme laissé en friche, couvé voire retenu prisonnier par la mère, Helen. Une tante pleine de rancœur et sa fille provocante de 17 ans rôdent dans les parages, attendant la cagnotte de la grand-mère qui perd un peu la tête. Le huis-clos est en place : quatre femmes, un homme. Plane au-dessus l'image d'un grand-père qui a pourvu à leurs besoins mais les a aussi marqués au fer rouge.

La tension atteint son summum quand le quintet part comme chaque année en vacances dans la cabane secondaire. Le voyage dans la voiture, puis le séjour tournent au supplice, et ce sont les repas qui sonnent évidemment la confrontation directe. Galen tente de s'abstraire. «*Galen essaya de maintenir sa concentration sur une carotte et sur la façon dont elle croquait sous la dent. Il la sentait se briser, toute cette solidité craquant en une seconde, un indice pour parvenir à faire glisser le monde l'espace d'un seul instant. Retrait hors du monde. Distance. C'était ce dont il avait besoin. C'est terrible, la vitesse à laquelle il pouvait oublier.*» Il découvre que sa famille est soudée par la violence. «*Si seulement il pouvait exister un moyen de vomir sa famille, de ne plus jamais les avoir en lui.*»

Si le récit se déroule à la troisième personne, Galen s'impose comme le narrateur par lequel le lecteur vit les événements. L'empathie s'annonce difficile avec ce long corps qui se confronte physiquement à la nature, tout en s'adonnant à la méditation. Se faire mal pour exister. Mère et grand-mère tentent de perpétuer les apparences, quand les premières fissures surviennent. «*Sa mère et sa grand-mère commencèrent à cuisiner, remettant le monde debout.*» La relation à maman, haine et vie mêlées : «*Sans mère, les contours du monde ne tenaient plus.*» David Vann fouille aux tréfonds des sentiments et ressentiments, distille la violence des relations, exacerbe la présence de la nature. Un immense tragédien contemporain.

FRÉDÉRIQUE ROUSSEL

Télérama

26 juin 2013

IMPURS

ROMAN

DAVID VANN

Une histoire refermée comme un piège sur un lieu suffocant : une grande maison perdue au milieu des noyers sous le soleil californien. Quelques personnages : un jeune homme solitaire, sous l'emprise d'une famille de femmes. David Vann s'inspire de la tragédie grecque pour composer ce nouveau huis clos, tout aussi brillant et effrayant que les précédents. Après *Sukkwan Island*, inspiré du suicide de son père, il puise à nouveau dans sa biographie – la violence de son grand-père à l'égard de sa grand-mère – pour secouer le mythe de la famille. Personne n'échappe à cette violence originelle, en particulier Galen, puceau de 22 ans, intelligent, lucide, réfugié loin de la réalité, dans ses croyances new age, totalement imprévisible et dangereux. David Vann laisse se déployer la folie de cette famille, l'observe comme un animal sur une table à dissection, n'élude ni n'édulcore jamais. Au-delà de l'anecdote, c'est la part d'ombre de la culture américaine qu'il interroge, une autre histoire de violence originelle et d'enfermement paranoïaque.

– **M.A.**

| *Dirt*, traduit de l'américain par Laura Derajinski | Ed. Gallmeister | 288 p., 23,10€.
David Vann sera l'invité du Festival international du roman noir de Frontignan, consacré cette année aux « Affaires de famille ». Du 28 au 30 juin.
www.polar-frontignan.org

L'EXPRESS

20 mars 2013

ÉTRANGER

Californian psycho

Lorsqu'une mère et son fils s'affrontent sous le soleil de Sacramento : un huis clos saisissant signé David Vann.

Amateurs de bluettes, passez votre chemin ! Le maître du huis clos terrifiant, le pourfendeur de la douce cellule familiale a encore frappé. C'est peu dire qu'avec son troisième roman, l'auteur de *Sukwan Island* (prix Médicis étranger 2010) et de *Désolations* bat le chaud et le froid. Le chaud avec l'atmosphère étouffante d'une Californie caniculaire, le froid avec la montée en puissance d'un

psychodrame dont nous sommes les témoins impuissants.

Loin des terres glaciales de son cher Alaska, l'Américain David Vann approfondit donc son introspection des déviances humaines, avec, pour antihéros extrême, le jeune Galen, 22 ans, puceau masturbateur et adepte végétarien du New Age et du bouddhisme. Voilà quatre ans qu'il rêve de partir à l'université, mais faute de moyens avérés, il reste, sous la coupe de sa mère aimée, entouré des femmes de sa « mafia » familiale : la grand-mère, atteinte d'alzheimer, la tante, dont il découvre l'humiliation rageuse, et la cousine, dont les atours et la perversité bouleversent sa libido. A la faveur d'une « escapade » à la campagne, la violence s'empare de tous : les sœurs se déchirent



GLAÇANT David Vann excelle à disséquer les névroses et les déviances humaines.

♦ *Impurs*, par David Vann, trad. de l'américain par Laura Derajinski. Gallmeister, 290 p., 23,10 €

pour le magot maternel, les cousins s'essaient à un jeu sexuel des plus sadomaso.

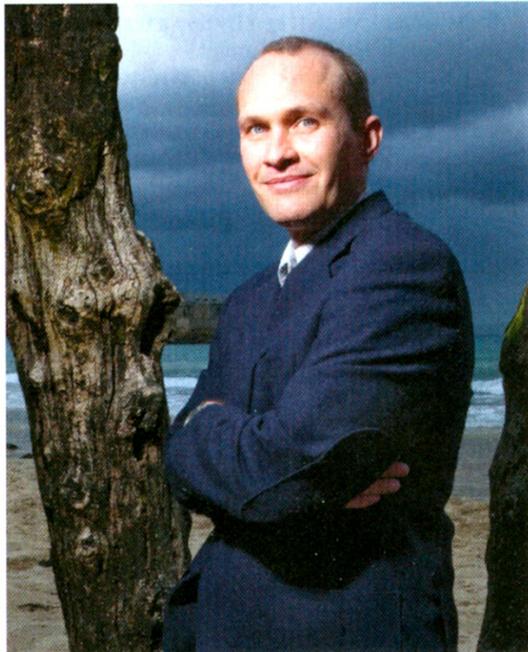
Mais, comme on le présentait, le pire est à venir. Dans la grande maison isolée au milieu d'un verger de noyers, l'amour entre Galen et sa mère se fait haine. Le premier comprend qu'il a servi de substitut au mari évaporé, la seconde qu'elle est en train de le perdre. Galen, de plus en plus illuminé, troque la méditation contre une pelle (et mille autres outils) dont il se servira afin de barricader un hangar transformé en prison pour sa mère.

Malgré quelques longueurs (nées des hallucinations de Galen), l'auteur excelle à disséquer les névroses et à distiller, de manière très cinématographique, suspense et peur. ● **MARIANNE PAYOT**

Le Point

23 mai 2013

David Vann toujours plus infernal



Méthodique.
Jusqu'où ira-t-il dans l'étude anthropologique de la dislocation d'une famille ?

Après les glaces de l'Alaska dans « Sukkwan Island », c'est le soleil californien qui brûle ses « Impurs ».

PAR MARINE DE TILLY

« C'est avec les beaux sentiments que l'on fait de la mauvaise littérature », écrit Gide dans ses correspondances. A cette aune, David Vann est un demi-dieu. Il fait de la délation, Vann. Il balance sur la nature humaine. « Impurs » est l'histoire de Galen, un jeune « new ager » végétarien boulimique et vierge de 22 ans qui croit qu'il va changer le monde en écoutant le chant des pierres et en marchant sur l'eau. Sous les spotlights bouillants d'une banlieue de Sacramento, au milieu des années 80, sur la bande-son de « Heartbeat City » de The Cars, Galen se croit prophète, mais Zarathoustra ne passe jamais devant lui. Il est si détraqué qu'on en rigole parfois, mais brièvement, car Vann reprend vite la main pour faire ce qu'il fait le mieux : propager l'angoisse. Sorte de guerrier chamanique acnéique, Galen est émotionnellement dépendant de sa mère, toxique, folle à lier. C'est probablement elle, la vraie psychopathe. Lui n'est que le rejeton, sa victime. L'un et l'autre dépendent de leur haine mutuelle ; leur

relation est effrayante. Il y a aussi une tante, Hélène, qui aimerait bien empocher le pactole de la grand-mère, hospitalisée parce qu'elle perd la tête, alors qu'elle a de loin l'esprit le moins obscur de toute cette famille de damnés. On les déteste tous, sauf elle. Et il y a Jennifer, enfin, la cousine nympho-castratrice de 17 ans, qui, dans Nabokov, serait plus proche d'Humbert que de Lolita. Avec une famille comme celle-ci, on comprend que le héros se mue en cette « merde monstrueuse » hitchcockienne progressant dans les zones sales et obscures de sa nature, jusqu'à en déchirer sauvagement toutes les coutures. Fringales de viande, de sexe, de violence, de mal. En contrepoint de cette tragédie maléfique (séquestration, enterrement de la mère vivante, scènes de sexe sacher-masochiennes avec la cousine), la langue de Vann est lumineuse, le rythme soutenu, entêtant, et à chaque page lire celle qui suit est une obsession. Au dernier tiers du roman, on perd l'équilibre, on dévale. Avec méthode, Vann règle le niveau de dérangement de son héros (et de son lecteur) jusqu'à l'impensable.

De « Sukkwan Island » à « Impurs », en passant par « Désolations », le décor vannien a changé, la route romanesque s'est escarpée, les histoires se sont aggravées, les hommes ont empiré. Jusqu'où ira David Vann dans l'étude anthropologique de la dislocation d'une famille ? A la fin de chacun de ses livres, on se dit que l'on est au bout. Mais il parvient à toujours fouiller plus profond, à extraire encore un peu de bile acide du ventre des hommes. A la fin de chacun de ses livres, on voudrait craquer une allumette et le brûler, pour effacer le moment honteusement jouissif que l'on vient de vivre. Il y a quelque chose d'irrésistible dans la saleté humaine. Et d'inavouable. David Vann l'accouche, avec grâce. Les Américains disent que sa littérature est « courageuse ». En vérité, elle est dangereuse : difficile à aimer, mais facile à admirer ■

« Impurs », de David Vann, traduit de l'anglais par Laura Derajinski (Gallmeister, 280 p., 23,10 €).

Rencontrez le diable en personne !

Lauréat du prix Médicis étranger 2010 pour l'exceptionnel « Sukkwan Island » (Gallmeister), qui figura dans le palmarès des 25 livres de l'année 2010 du Point, David Vann est né en 1966 en Alaska. Il a parcouru plus de 40 000 milles sur les océans, traversé les Etats-Unis en char à voile, mais il est surtout un explorateur de l'âme humaine : écrivain puissant, il développe une œuvre où se déploient individus tourmentés et nature impitoyable. Invité des Assises internationales du roman, il sera présent, en chair et en os, le 27 mai à la Villa Gillet, à Lyon, à 20h30, pour une grande rencontre autour de la littérature et du secret. www.villagillet.net.

Il y a quelque chose d'irrésistible dans la saleté humaine. Et d'inavouable.

PHILIPPE MATSAS/OPALE

La Quinzaine littéraire

LITTÉRATURE

Œdipe en Californie

Toujours fidèle à la côte Ouest, David Vann déplace son objectif de quelque trois mille kilomètres, délaissant l'Alaska de ses deux premiers livres pour un État réputé moins primitif. Et pourtant... Même si l'on n'a pas affaire à des animaux sauvages ou à des armes à feu dans son nouveau roman, ses personnages sont animés de la même rage (auto-)destructrice. La frontière existe encore en Amérique, ce qui permet à ses écrivains de la dépasser, de créer une littérature de transgression qui fascine et rend mal à l'aise.

STEVEN SAMPSON

DAVID VANN
IMPURS

trad. de l'anglais (États-Unis) par Laura Derajinski
Gallmeister, 288 p., 23,10 €

Grand adepte de Faulkner, de Cormac McCarthy et de Flannery O'Connor, David Vann défend la littérature régionale américaine. À quelle région appartient-il ? À l'Alaska, deux fois et demie plus grand que la France, où il a passé une partie de son enfance ? À la Californie, où il a passé l'autre partie, et où, jusque récemment, il enseignait la littérature ? De fait, à aucune. Il est *sui generis*, comme en témoigne son nomadisme actuel, qui le conduit à partager son temps entre l'Angleterre, la Turquie et la Nouvelle-Zélande.

David Vann est en colère contre les États-Unis, et on peut le comprendre. Son premier livre, intitulé *Sukkwan Island* en France, a remporté le prix Médicis étranger en 2010 et s'est vendu à 280 000 exemplaires dans l'Hexagone. Pourtant, il reste presque inconnu en Amérique. Peut-être les Américains ont-ils moins besoin de lire la violence du fait qu'ils la vivent ?

En ce qui concerne sa propre œuvre, il récuse le qualificatif de littérature « violente ». Certes, dans *Impurs*, il y a un meurtre, et pas des moindres. Mais le matricide est-il forcément un acte brutal et sauvage ? Un être humain peut-il tuer sa mère dans l'indifférence ? Dans une quête de pureté et de transcendance ? Ce sont certaines des questions posées par David Vann dans ce texte âpre et dérangeant.

Il fait penser à un autre romancier du Nord-Ouest, Chuck Palahniuk, même si l'univers de David Vann est plus étroit, réduit à une seule famille. Parce que, à l'instar de l'auteur de *Fight Club*, qui, dans sa préface à une nouvelle édition américaine du roman, avoue son ambition de remplir l'espace vide entre ses personnages par « une sorte de colle ou de mortier », Vann s'applique à abolir les frontières : entre les personnages, entre sa vie et son œuvre, entre le lecteur et le texte. Du coup, en lisant *Impurs*, on retrouve un certain nombre d'éléments de *Sukkwan Island*, en particulier la mère abusive qui vit en Californie, le père suicidaire (dans *Impurs*, le suicide a déjà eu lieu) et le fils solitaire, pris en otage par l'un de ses parents. Le tout étroitement calqué sur la biographie de David Vann, l'identité de la victime mise à part.

Et comme Palahniuk, qui dans *Snuff* raconte le tournage d'un film pornographique où six cents mâles attendent leur tour pour s'accoupler avec la même femme dans une parodie de la « scène primitive », David Vann joue avec les concepts freudiens afin de leur donner une

tournure *grunge*, voire grotesque. Le texte s'ouvre alors sur une scène aux relents bibliques : Galen, le personnage principal, assis dans un jardin sous un figuier en train de méditer sur *Siddhartha* de Herman Hesse, tandis que sa mère l'appelle, tel Dieu dans le jardin d'Éden, « depuis l'intérieur ». Se trouve-t-elle à l'intérieur de son propre fils ? L'a-t-elle pénétré sexuellement ? Chez David Vann, cette idée est moins absurde qu'il y paraît.

Galen et sa mère cohabitent mais font chambre à part dans la maison d'enfance de cette dernière. Et elle reste effectivement enfantine, d'où son surnom « Suzie-Q », qui évoque un petit gâteau industriel prisé par les enfants dans les années 1960 (1). Ayant expulsé sa propre mère, Suzie-Q occupe sa chambre de jeune fille, laissant Galen dormir dans celle des parents, qui s'appelle la « *Master Bedroom* » – adéquatement puisqu'il deviendra le « maître » de sa mère. Mais pas avant d'être dominé, et dépuisé, par sa cousine Jennifer, de cinq ans sa cadette. La nuit, ce garçon si pur et si idéaliste, inspiré par sa lecture de Carlos Castaneda, enlève ses vêtements pour courir tout nu dans le jardin. Le jour, en revanche, il ressemble plutôt à Adam au paradis qui, après avoir goûté le fruit défendu, a subitement honte de sa nudité. Du coup, malgré la chaleur du désert californien, Galen enfiler un jean pour que sa famille ne voie pas l'érection que sa cousine a suscitée.

Dans cet univers primitif, le concept de transgression existe-t-il encore ? La séduction de Galen par Jennifer – ou devrait-on dire le « viol » ? – s'annonce dès que celle-ci arrive en visite chez sa tante. En voyant son cousin, elle glisse ses doigts sur l'intérieur de sa cuisse, puis lui demande s'il aurait envie de la toucher. En se mettant à table, elle offre en guise de bénédiction une parodie du Notre Père : « Redonne-nous aujourd'hui nos joues, nos cous et autres morceaux de chair disparus. » Suzie-Q prévient qu'elle ne réprimanderait pas ce « petit ange ». Le champ sémantique d'*Impurs* indique, encore une fois, que les Américains ne sont jamais loin de Dieu, que ce soit dans la vénération ou le blasphème.

Sous la table, à côté de la mère et de la tante, Jennifer pose son pied nu sur l'entrejambe de Galen, puis elle accentue la pression sur son érection grandissante. Suzie-Q ressent intuitivement que quelque chose ne va pas, et elle traite Jennifer de « petite prostituée ». Ensuite, elle demande pourquoi ils ne peuvent « être une famille, tout simplement ». Est-ce une blague de la part de l'auteur ?

Leur repas a lieu à « une longue table étroite pour douze couverts », situation qui évoque la Cène. Galen se trouve au milieu, à la place du Crucifié, comme David Vann, qui a grandi dans



DAVID VANN

une famille où il était le seul homme parmi onze femmes. Quel apôtre trahira Galen ?

D'abord la Mère qui, tout en sachant son Fils végétarien, lui apporte comme plat « une petite boule de saucisse rouge, dépassant d'une enveloppe de pâte ». Le Christ est apparemment censé manger son propre phallus, qui dépasse du pagne. Galen l'ingère, puis on lui donne une assiette remplie d'« une douzaine de saucisses dans leur enveloppe de pâte ». Il avale l'offrande entière, pain et chair compris, avant de monter aux toilettes pour vomir.

Au réveil, le lendemain, il trouvera la culotte de Jennifer à quelques centimètres de son visage ; les cuisses de sa cousine lui encadrent la tête. Elle rabat les couvertures, afin de pouvoir l'observer en train de se caresser. Elle s'excite à son tour, et Galen voit « sa cousine commencer à mouiller, la soie assombrie au centre ». Même pendant les moments les plus intimes, Galen ne peut échapper à la présence maternelle. Alors, quelques minutes plus tard, juste après qu'il a atteint la jouissance, Suzie-Q frappe à sa porte pour lui proposer d'aller « s'occuper des noix », « *walnuts* » en anglais, ce qui constitue un jeu de mots grivois dans l'une et l'autre langues.

Le jour où Galen réussira enfin à perdre sa virginité, il en ira de même. Suzie-Q arrive au moment de l'orgasme et voit son fils se retirer de Jennifer afin de jouir sur le ventre de sa maîtresse. La mère entend les gémissements de l'un et les plaintes de l'autre, qui supplie son amant de continuer.

Folle de rage, Suzie-Q décide d'emmener Galen au commissariat pour détournement de mineur. Elle explique à son fils qu'elle compte fournir comme pièce à conviction la couverture « où il y a un peu de vous deux ». Elle ajoute que les deux amants, n'ayant pas encore pris de douche, portent « des preuves » sur eux. *Habeas corpus*. Afin de gagner du temps pour réfléchir, Galen enferme sa mère dans le hangar de leur propriété, ce qui entraînera la dégringolade oedipienne – en changeant la victime du meurtre – de la seconde moitié du livre.

Pour sa description impitoyable de la violence érotique inconsciente au sein d'une famille, le roman de David Vann ne mériterait-il pas le titre inverse ? *Purs* plutôt qu'*Impurs* ?

1. En réalité, le produit s'appelle « Suzy-Q », qui se prononce de la même façon.

LiRE:

mai 2013

California nightmare

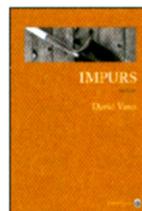
David VANN

Dans son troisième roman, il délaisse l'Alaska au profit de la Californie, où un huis clos de désaxés va virer au cauchemar.

C'est gagné ! Avec seulement trois romans, David Vann a réussi à imposer sa voix aux tout premiers rangs de la nouvelle garde américaine. Sa spécialité ? Les névroses familiales, les perversions et les déviances qui enchaînent parents et enfants aux mêmes gibets, là où Œdipe se fait le complice des Atrides. Quant aux décors préférés de Vann, ce sont des coins perdus au bout du monde, des lieux inhos-

pitaliers qui lui permettent de décrire la violence des éléments et la défaillance des humains avec une prose toujours très sobre, aiguisée dans les ateliers de Raymond Carver et de John Fante.

Si les glaces de l'Alaska servaient de théâtre à *Sukkwaw Island* et à *Désolations*, c'est au contraire la fournaise californienne qui va peu à peu embraser *Impurs*, un roman où la tension monte crescendo dans le huis clos d'une famille passablement désaxée. Nous sommes dans une grande maison isolée de Carmichael – au large de Sacramento – où Galen, 22 ans, vit sous la coupe d'une mère étouffante. « Elle avait fait de lui une espèce d'époux, lui, son fils. Chaque jour il avait le sentiment qu'il ne pourrait supporter un jour de plus, mais chaque jour il restait », écrit Vann avant de broser un portrait terriblement acide de ce garçon velléitaire, complexé,



★★★ *Impurs (Dirt)* par **David Vann**, traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Laura Derajinski, 288 p., Gallmeister, 23,10 €

sorte de Portnoy végétarien – et vaguement bouddhiste – qui attend la visite de la transcendance entre deux masturbations. Jusqu'à ce que son allumeuse de cousine, Jennifer, déboule dans la maison pour y ficher la pagaille en compagnie d'une mère aussi toxique que celle de Galen. A cette « mafia », Vann ajoute une grand-mère atteinte d'Alzheimer – et assez riche pour exciter les convoitises –, de quoi nous offrir un remake de *Family Life* sous le soleil californien.

Orchestré comme un psychodrame de plus en plus tendu, *Impurs* met en scène des personnages livrés aux mêmes désordres affectifs, aux mêmes rancœurs et, dissimulée sous les apparences, à la même folie. Une folie qui poussera vers le pire ce conte cruel où l'auteur de *Sukkwaw Island* prouve qu'il est bien le confident du diable.

A.C.

le magazine littéraire

avril 2013

Vomir sa mère (2)

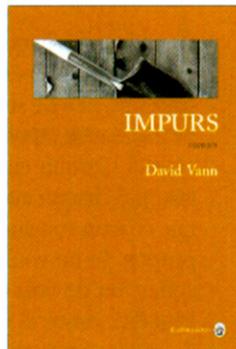
Impurs, David Vann, traduit de l'anglais (États-Unis) par Laura Derajinski, éd. Gallmeister, 288 p., 23,10 €.

Par **Bernard Quiriny**

David Vann change de décor, pas de sujet : ce troisième roman traduit (après *Sukkwaw Island*, en 2010, puis *Désolations*) abandonne le Grand Nord au profit de la Californie, mais il est toujours question de famille et des rapports entre les générations, sur un mode âpre et anxiogène. Nous sommes dans les années 1980, quelque part dans les banlieues.

Galen Schumacher, 22 ans, vit chichement avec sa mère, Suzie, grâce au pécule mis à leur disposition par la grand-mère, une femme âgée et amnésique qui vit à présent en maison de retraite. Très porté sur le mysticisme et le *new age*, Galen lit assidûment *Le Prophète* de Khalil Gibran, son livre de chevet, « celui qu'il étudiait lorsque son attachement au monde devenait insupportable ». Mais, toujours puceau, il garde aussi sous son lit un numéro de *Hustler* pour focaliser ses pulsions. Sa tante Helen et sa cousine Jennifer débarquent, pour réclamer leur part du fidéicomis de la grand-mère. La tante, odieuse, ne cesse de le rabaisser ; la cousine, peste de 17 ans, l'aguiche avec une cruauté sadique avant de s'offrir crûment à lui...

Le roman est construit en deux temps, une phase d'exposition et une phase d'accélération. Dans la première, David Vann fait savamment monter la pression, en dessinant son personnage – illuminé,

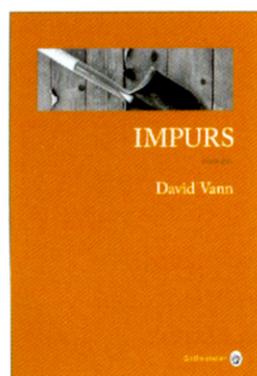


persécuté, christique, sublime – et en décrivant le système malsain de sa relation à sa mère, « une perturbation constante, une déchirure dans le tissu de l'espace et du temps. Aucune paix possible quand elle était dans les parages ». Plus loin, il ajoute, clair et tranchant : « Dès qu'il s'approchait d'elle, il avait envie de la tuer. » L'atmosphère de provocation sexuelle instillée par Jennifer renforce la tension de ce huis clos à cinq, qui s'achève quand Galen s'enfonce enfin entre ses cuisses... sous les yeux de sa mère, surgie au moment fatal. Alors tout bascule : la seconde moitié du livre, face-à-face mère-fils d'une extraordinaire violence,

dévie vers la folie pure, selon une logique à la fois absurde et implacable. Les scènes hallucinées s'enchaînent, pleines d'images qui donneraient au cinéma des plans fabuleux (« Il était nu, à l'exception de ses chaussures, brûlé et couvert de terre, tenant une fourche comme on brandit une lance, à attendre un gardien »), et le naturalisme abrupt de la première partie se transforme en une sorte de poésie introspective, extatique et fiévreuse, qui bizarrement ne sombre jamais dans le ridicule. Très efficace, ce roman toxique et intense rappelle un peu l'esthétique de certains films de Bruno Dumont, dont il partage aussi la relative indécidabilité psychologique : difficile de dire *in fine* ce qu'on pense de ce Galen furieux et pathétique, mi-*White trash* minable, mi-prophète, produit monstrueux d'un cocon vicié. « C'est comme ça qu'on se manifeste notre amour, dans la famille. Bienvenue dans la famille. Et elle le frappa au cou. » □

CHRONIC'ART

avril 2013



DAVID VANN Impurs (GALLMEISTER)



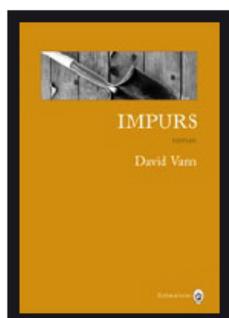
David Vann sonde la noirceur de l'âme humaine avec un talent presque comique. À son meilleur, c'est un Bret Easton Ellis nihiliste et/ou étrangement mystique – un Dennis Cooper au sourire de gentleman figé. *Impurs*, son roman le plus radical à ce jour, appartient à la catégorie rare des livres qui enchantent et maltraitent : une expérience SM à dangereuse teneur émotionnelle. 1985, Californie paumée : à 22 ans, Galen vit seul avec sa mère dans une maison de famille sans âge et se veut détaché des contingences terrestres. (« *C'est ainsi qu'il rêvait le monde. Sans personne* »). Il lit Gibran et *Siddhartha*, bien sûr, mais il lit aussi *Hustler*. Autour de lui, une tante barbare, une grand-mère à la dérive, une cousine allumeuse et mineure – la poussière sèche d'histoires anciennes qui n'attendent plus qu'une étincelle pour s'embraser. « *Bande* », ordonne bientôt la cousine, et c'est le commencement de la fin, une descente aux enfers organique et confuse. À la suave cruauté des premiers chapitres se substitue bientôt un déchaînement de violence cataclysmique où l'intime rejoint le monde. Une psyché qui s'effondre, un soleil de chœur grec pour brûler ce qui restait d'espoirs. Bienvenue en enfer!
F.C.

DAVID
VANN



LIVRES

Après *Sukkwan Island* en 2010 et *Désolations* en 2011, le quadragénaire américain David Vann poursuit, avec *Impurs*, son entreprise de plastiquage des liens familiaux pour régler ses comptes avec une sombre ascendance.



ROMAN

Les souches familiales de David Vann ne s'illustrent pas par la quiétude ni le confort bourgeois. Ainsi l'Américain, désormais plus souvent établi à l'étranger qu'entre les Californie et Alaska de son enfance, heureux en couple, solde l'ardoise en liquidant l'une après l'autre les figures qui, bien forcées, se sont penchées sur son berceau.

S'il injecte de la fiction dans ses textes, ces derniers prennent la forme d'autant d'autopsies de relations qu'il n'a pas eu l'heur de connaître sous leur forme apaisée : père-fils, puis liens sacrés du mariage ; mère-fils, enfin, dans *Impurs*. Alors qu'il envisage un dernier ouvrage qui viendra conclure la tétralogie la plus déstabilisante de ce début de XXI^e siècle, Vann confirme, ici, la richesse

de son style, préférant repenser à chaque ouvrage le dispositif de ses mises à mort plutôt que céder à la facilité d'une trame invariable. Ici, c'est au tour de Galen, jeune adulte plutôt lent à prendre sa vie en main, de souffrir des ruminations obsessionnelles de sa mère toute puissante, comme des mastications sonores de la tribu de femmes qui le maintiennent en éternelle adolescence. Devant tant de frustration, on sent rapidement poindre le drame, qui surprend pourtant par sa délirante violence, servie par une écriture aussi unique qu'ébouffante. Si Vann n'est pas un grand auteur, on se demande bien qui peut l'être.

Impurs, de David Vann, tr. de l'américain par Laura Derajinski (Gallmeister, 280 p.).

PAGES RÉALISÉES PAR
FRANÇOIS PERRIN



17 février 2020

Ce qui est caractéristique des romans de David Vann, c'est qu'il écrit toujours sur la famille, avec à chaque fois, la sensation que quelque chose terrible va se passer et c'est toujours en deçà de nos attentes et de nos craintes.

On ressent cette atmosphère très étouffante de l'été californien, qui n'est pas l'été des plages mais l'été des white trash, ces américains délaissés pour qui les tensions sont exacerbées du fait de la chaleur, de ces relations extrêmement compliquées au sein de la famille.

La tension monte petit à petit comme dans une cocotte-minute, on sent que ça va exploser de façon totalement inattendue totalement inédite dans ce qu'on peut lire en littérature.

Hervé Gardette - Un livre, un jour - France 3



LE SOIR

Le 29 octobre 2016

roman

Impurs ***

DAVID VANN

Galen, 22 ans, lecteur de Herman Hesse, l'air paisible dans la campagne où il vit avec sa mère, est empli d'une colère qui ne demande qu'à exploser. Les charmes proches et inaccessibles de sa cousine provoqueront peut-être le choc, mais dans quel sens ? On avait lu les autres romans de David Vann, on éprouve un peu d'appréhension à le suivre jusqu'au moment où la situation bascule. Et pourtant, on y va, car il a l'art de nous y conduire en confiance. P.My

Tr. de l'américain par Laura Derajinski, Gallmeister Totem, 264 p., 10,50 €

FOCUS VIP

29 mars 2013

FAMILLE, JE VOUS HAIS!

DAVID VANN LAISSE MIJOTER LA RELATION PATHOLOGIQUE ENTRE UNE MÈRE ET SON FILS DANS LA TOUFFEUR CALIFORNIENNE. HOT & SPICY.



ROMAN

IMPURS

DE DAVID VANN, ÉDITIONS GALLMEISTER, TRADUIT DE L'ANGLAIS (ETATS-UNIS)
PAR LAURA DERAJINSKI, 290 PAGES.



Après avoir frotté au papier de verre la relation père-fils dans le saisissant *Sukkwan Island*, puis brisé les dernière illusions sur le couple dans le non moins terrifiant *Désolations*, David Vann se paye aujourd'hui le scalp du tandem mère-fils. Une nouvelle variation sur la famille pour cet auteur américain qui n'a jamais caché puiser dans sa biographie, mitée par les mensonges et les suicides, les ingrédients de ses romans.

Tous ceux qui ont dévoré *Sukkwan Island* se souviennent de ce père tentant pathétiquement de se racheter une conduite en emmenant son fils de 13 ans pour un séjour de longue durée sur une île perdue d'Alaska. Un geste égoïste, puéril et même inconscient qui allait virer à la tragédie, avec la nature comme révélateur implacable des faiblesses humaines.

Pour son nouveau livre, *Impurs*, David Vann change de décor. Il délaisse les paysages grandioses et le froid polaire de son enfance pour la fournaise californienne. C'est là, dans un bled transformé en four à ciel ouvert pendant les trop longues journées, au cœur d'une propriété décatie adossée à un verger de noyers, que va se jouer cette fois le drame. Un drame en deux actes.

Galen a 22 ans. Il vit reclus avec une mère, Suzie-Q, ultra possessive qui lui a coupé les ailes financières pour éviter qu'il ne s'envole du nid. Faute d'avoir eu le courage de couper le cordon, cet ado attardé s'est réfugié dans le bouddhisme, aspirant à une forme de détachement ultime qui l'extraierait de la fange du réel. Autour de ce duo boîteux gravite la grand-mère, placée dans un home pour cause d'Alzheimer, la tante Helen et sa fille Jennifer, ces dernières bien décidées à récupérer le pognon de la mamy que Suzie-Q garde jalousement. Non sans régler quelques comptes au passage. Car si cette famille marine dans l'acide, c'est qu'elle traîne un boulet. Malgré les tentatives de la mère pour entretenir l'illusion de la normalité, l'ombre posthume du grand-père violent plane sur la petite troupe comme une malédiction.

Folie ordinaire

Pris dans cet écheveau féminin, Galen passe son temps entre la masturbation et la méditation. Sauf que ses prétentions spirituelles ne peuvent rien contre l'attrait de la chair. Surtout quand elle prend la forme suave de sa cousine de 17 ans. Ce qui nous vaut quelques scènes érotiques du plus haut comique. Ce sont bien les seules d'ailleurs. Car l'ambiance est plutôt plombée comme le soleil qui écrase tout. Connaissant le goût de David Vann pour les dérapages, on se doute bien que cet édifice branlant posé sur des piliers rongés par la névrose finira tôt ou tard par s'écrouler. Et c'est ce qui se passera au terme d'une virée sous haute tension dans la cabane familiale. Le roman bascule alors dans un huis clos anxiogène entre Galen et sa mère, qu'il séquestre dans un hangar, la haine souterraine jaillissant à la surface et se muant en folie au contact de l'air. Même si l'effet de surprise s'est un peu émoussé, et si certains passages traînent un peu en longueur, David Vann confirme qu'il est passé maître dans le dépeçage des sentiments frelatés. Servis ici dans un style dépouillé, au plus près d'une végétation qui est tout sauf apaisante. Un cauchemar. En pire... ●

LAURENT RAPHAËL